

**Liberté**

**LIBERTÉ**  
ART & POLITIQUE

**Yeux  
Occhi**

Antonio Ricci

---

Volume 38, numéro 3 (225), juin 1996

Des italiens et de l'*impossible* origine

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/32451ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer cet article

Ricci, A. (1996). Yeux. *Liberté*, 38(3), 113–118.

## ANTONIO RICCI

Né en juillet 1952, Antonio Ricci est mort prématurément le 23 juin 1987. Durant les années soixante-dix et quatre-vingt, il avait fait partie des regroupements de poètes *Valore d'uso* et *Oceano Atlantico*, à Rome. Ses vers ont été publiés dans de nombreuses revues italiennes et quelques-uns furent inclus dans l'anthologie de vers satiriques *Veleno* (1981). En 1985, il a publié un recueil, *L'ora illegale*. Un recueil posthume, *L'aria*, a paru en 1988, présenté par Giorgio Caproni. Le texte que nous offrons ici est tiré d'un recueil de récits, lui aussi posthume, *La fonte* (1992).

## YEUX

### *Occhi*

Elle avait de tels yeux qu'un jour Massimo me dit : « Regarde quels beaux yeux, cette jeune fille ! » Et « jeune fille » est une expression que Massimo n'utilisait presque jamais. Mais je ne vous en dirai pas la couleur, car quelqu'un d'autre en est déjà épris.

Voilà, maintenant je ne sais plus si je dois parler de Massimo ou de ces yeux-là. Les deux choses, en effet, n'eurent même jamais une seule minute de vie commune. Et je ne parlerai sans doute ni de l'une ni de l'autre.

Je voudrais plutôt que tout ce que j'ai dit serve de prétexte pour chercher à comprendre comment on formule une pensée. Je risquerais peut-être de verser dans la critique, disons, littéraire, ou de faire un exercice d'analyse logique. C'est pourtant ce que je préfère. Je commence, donc, en espérant qu'un tel déraillement du propos ne soit pas seulement de ma part un déplacement de cette pensée, de cette pensée particulière.

Première question : pourquoi ai-je parlé... ou (pour être plus technique) qu'est-ce qui a déterminé le choix d'un tel sujet ?

J'aurai choisi de parler des yeux, peut-être, parce que l'action s'est déroulée comme suit : 1) Voilà : je pourrais dorénavant écrire quelque chose au lieu de me gratter les couilles. 2) Si j'écris quelque chose, c'est

nécessairement par une inspiration particulière. 3) D'ici à la poésie, il n'y a qu'un pas. 4) Tombant dans un des pires clichés, pour faire de la poésie j'ai pensé à une femme, sans doute la plus importante que j'ai connue ou la plus « poétique ». 5) Par simple volonté d'auto-critique, j'ai délaissé la poésie, mais le sujet est resté.

Deuxième question : pourquoi ai-je délégué à Massimo le soin de dire la beauté de ces yeux-là ?

Pour éviter (comme au point numéro 5) qu'il y ait trop de poésie (au sens péjoratif du terme) ou pour éviter le lieu commun qui consiste à parler du ciel ou de la mer.

Troisième question : à quoi tient le choix du lieu ? Pour l'instant cette question ne m'intéresse pas ; au besoin j'y reviendrai plus tard.

Troisième question ou – à vrai dire – la quatrième : pourquoi ai-je précisé que Massimo ne disait à peu près jamais « jeune fille » ?

Voici que l'on est tombé dans le genre *stilnuovo*.

On comprend en effet que Massimo disait normalement quelque chose de « pire » que « jeune fille ». La substitution supposait donc une certaine appréciation. Appréciation que je n'ai pas voulu expliciter, malgré le sous-entendu facile à comprendre, et qui doit forcément être des plus lyriques. Manque de courage, par conséquent, de ma part, du reste aisément démasqué.

Ce n'est pas tout. L'allusion faisait également référence à un certain genre de vie (la vie universitaire, essoufflante, où l'on vit, entre autres choses, dans les escaliers, d'un étage à l'autre, et où l'on se parle) qui me tient particulièrement à cœur, aussi parce que j'aime un genre de vie simple (mais pas trop non plus), où circule un jargon particulier ; il faut un jargon sans modèles extérieurs auxquels s'identifier.

Cinquième question : pourquoi ai-je évoqué la couleur ?

Ici se révèle le désir irrésistible de parler de la couleur des yeux, même s'il est affirmé exactement le contraire. D'abord, parce que le rapport yeux-couleur est vraiment étroit. Et puis parce que, je vous assure, la couleur de ces yeux-là était vraiment exceptionnelle. En somme, je voulais en parler, et à tout prix, mais sans trop me dévoiler, et pour cela, il me fallait donner une justification et une suite à pareille citation. La suite fut un récit d'apitoiement sur soi. Ceci pour ne pas sembler trop dur et insensible, pour ne pas trop mentir. J'ai un tempérament mélancolique, sentimental au fond, et n'était le luxe que cela représente, je me mettrais à jouer au narrateur triste. Rôle qui me conviendrait. La figure du « délaissé » est néanmoins un peu lourde. De plus, elle est en l'occurrence le pur fruit de l'imagination et, par conséquent, l'apitoiement sur soi s'est révélé non seulement une chute, mais une dégringolade.

« S'éprendre de la couleur des yeux » est évidemment une métaphore. Du genre plutôt décadent, de surcroît.

« Yeux » représente « jeune fille » et je ne sais si c'est de manière limitative ou simplement spiritualiste. C'est, de toute façon, impropre.

« S'éprendre », ensuite. Utiliser un tel verbe dans ce cas-ci revêt une connotation viscéralement anti-féministe ou machiste-phallocrate, de règle ou par habitude. De toute façon, c'est inexcusable. À moins que ce ne soit dû à ma paranoïa, trop bête en ce moment pour se montrer suffisamment sensible à la problématique du féminisme. Essayez donc, vous.

VOUS, j'ai sorti un *vous* sans même m'en apercevoir. Je suis donc en train de parler avec quelqu'un et il est nécessaire de comprendre de qui il s'agit. Il

s'agit sans doute d'esprits critiques, pourvus d'un sens critique aigu. Et je le sais, parce qu'autrement je ne les aurais certainement pas mis en cause. Je vous ai mis en cause pour résoudre le choix qui est le mien, à un moment assez embarrassant, alors que je n'avais plus rien à débattre et que, cependant, la dernière phrase n'était pas assez brillante pour servir de conclusion. « Essayez donc, vous » suggérait en effet une soi-disant désinvolture dans l'écriture, tout en apparence.

Je vous ai refilé le problème, vous considérant plutôt comme bêtes et ennuyeux, mais cependant pourvus de sens critique, si jamais ces attributs peuvent de quelque manière coexister.

Je me suis choisi des interlocuteurs bêtes. Par peur. De recevoir des objections, des observations et d'autres remarques qui n'auraient pas été bêtes. Vous êtes ennuyeux et bêtes, donc, mais plutôt comme « l'idiot » de Dostoïevski qu'au sens le plus immédiat du terme. Vous êtes ennuyeux, c'est-à-dire que vous en avez la réputation, non que vous l'êtes vraiment. Mais au fond, cela revient au même. Du moins en ce qui me regarde ; et j'ai tout intérêt à vous prêter cette réputation-là. Vous êtes donc des personnes pour lesquelles j'ai moins de considération que pour le commun des mortels. Je le constate en ce moment et je le dis sans ménagement. Ici encore, la lâcheté d'avoir choisi des interlocuteurs que l'on n'ose pas interpeller personnellement.

D'ailleurs j'ai l'indicible envie de vous liquider puisque vous ne m'intéressez pas. Quoi qu'il en soit, ennuyeux, vous l'êtes désormais tout à fait, même si vous avez compris pourquoi je vous ai choisis ainsi. Plus précisément pourquoi je vous ai choisis, vous.

Je suis en train de vous liquider, petit à petit et, bien entendu, je n'ai pas l'intention de m'éterniser en salutations.

Même que je vous déteste aussi un peu, mais ce n'est pas dit.

Ben, essayez donc, vous.

*Traduit de l'italien par Jacqueline Royer-Hearn  
Remerciements à Roberta Maccagnani et Elio Traina*